

LETTRE OUVERTE AUX LECTEURS DU BULLETIN DE LA
"SOCIÉTÉ INTERNATIONALE D'ÉTUDES
YOURCENARIENNES"
**ARCHIVES DU NORD : LE BROUILLARD
SE LÈVE**

par Georges de Crayencour (Bruxelles)

"Lorsqu'on connaît la vérité il ne faut pas accepter de
laisser les autres dans l'erreur." (G. de C.)

Si juste soit-il, je n'assume pas avec plaisir le texte qu'on va lire, essentiellement – et même durement – critique à l'égard des deux livres "Crayencour" de la trilogie familiale de Marguerite Yourcenar. Je ne puis le commencer sans assurer le lecteur que mon admiration pour l'auteur rejoint les nombreux commentaires qui ont détaillé son érudition et son talent dans des revues comme celle de la SIEY, francophones ou non – car on ne peut limiter à une langue un auteur dont l'œuvre a été traduite en plus de vingt. Admiration tempérée, pour tous, par des désaccords toujours possibles et, pour moi, souvent profonds.

La critique portera, ici, presque exclusivement sur l'aspect "famille".

La centaine de lettres et dédicaces que ma demi-tante m'a écrites spontanément ou en réponse à une correspondance plus importante encore de ma part pour l'aider et vivre en amitié (à laquelle elle s'excusa bien souvent de ne pouvoir répondre plus tôt) ôtera aux lecteurs de ce bulletin toute idée de mal qualifier nos rapports entre elle, son œuvre et moi.

Parmi ces lettres de moi, il y en a une – peu après parution des *Archives du Nord* – qui comporte, en annexes, quinze pages manuscrites départageant en "boni" et "mali" mes critiques et

Georges de Crayencour

remarques sur ce livre. Je n'ai jamais reçu que très succinctement les réactions, pourtant promises, à ces remarques. J'ai appris depuis peu – par des personnes très au courant – que les non thuriféraires étaient taxés de n'avoir pas bien compris (lettres de Marguerite Yourcenar des 21 septembre, 7 novembre et 17 décembre 1977 et 7 janvier 1978).

On notera que mes renseignements antérieurs à *Archives du Nord* et mes remarques postérieures n'ont pas atteint Marguerite Yourcenar dans le dos, alors qu'elle a attendu la mort de mon père pour salir sa mémoire et celle de quelques autres membres de la famille, si "anonymes" puissent-ils paraître à certains, sous couvert, pour ceux-ci, de l'"inconnu" des identités.

Erreur de base : avoir cru que plus personne – dans la famille et/ou en dehors – ne serait encore à même d'en juger et suffisamment courageux pour témoigner.

L'objet du présent article est double 1°) dénoncer des erreurs et des contrevérités – dont beaucoup n'ont pu échapper à bien des lecteurs indépendants (qui a pu lire de tels livres sans malaise ?) et 2°) réhabiliter des réputations par trop injustement et unilatéralement salies, ou exagérément caricaturées.

Accessoirement – mais nullement sans importance pour autant – reste la démarche tendant à atténuer tant d'inepties et d'aberrations publiées jusqu'ici, – avec l'appui de combien de "medias" ? – sur la question : famille et/ou antifamille chez Yourcenar ? Elle en avait une (la mienne) et, comme tout le monde aussi, des "parents-amis" d'élection. Autre remarque capitale : pourquoi une telle fille a-t-elle résolu de transcrire "un" historique de sa famille sur base quasi exclusive (c'est elle-même qui l'explicite plusieurs fois) des excessives rancunes d'un père (qui n'avait rien pour les justifier), anarchiste doré, en rupture constante avec tout et avec tous, qui – en 1913 – avait soixante ans quand elle n'en avait que dix et qu'alors, sa mère à lui, "madame

Lettre ouverte

Noémie” – bien décriée –, était depuis quatre ans dans la tombe ; la propriété du “Mont-Noir” et le reste du patrimoine vendus depuis un an). Elle n’a, au fond, guère connu mon père ni ma mère avec qui “ON” rompit quasi définitivement depuis 1915. Et où Michel VIII scella-t-il cette rupture-là ?... sur les lieux mêmes, dans une petite banlieue de Londres, théâtre de ses frasques dans le dos d’un juif cocu, qui lui valurent – à la suite de deux désertions – la dégradation militaire et l’interdiction de séjour dans sa propre patrie.

Mon grand-père Crayencour (né à Lille le 10 août 1853 - mort à Lausanne le 12 janvier 1929) : le “copain” Michel des *Archives du Nord* et de *Quoi ? L’Eternité* a eu, d’un premier mariage : La Grange, un enfant unique (abandonné, à 14 ans, à lui-même, dès la mort de sa mère) : mon père ET d’un second : Cartier de Marchienne, une enfant unique (couverte) : Marguerite. (N. B. qu’on le veuille ou non, cette dernière est donc ma demi-tante). Les troisièmes noces – le 25 octobre 1926 (à plus de 73 ans) avec une haute bourgeoise d’origine britannique, âgée, elle, de 53 ans : Christine Brown-Hovelt^[1] (Hagen Hill House (GB) 11 mai 1873 - Pau (FR) 24 avril 1950) – n’avaient qu’une seule raison d’être : ramener un peu de numéraire dans la tirelire. On a cru aussi que cela “rassurerait” la jeune Marguerite ! On peut rappeler que cette Christine (comme Marguerite Yourcenar l’appelle) – très bien nantie, quoi qu’on dise – était une amie de longue date, à qui fut dédié par Marguerite Yourcenar *Les dieux ne sont pas morts*, paru chez Riberre, à Paris, 1922 : “A ma précieuse amie Christine Hovelt”. Les dates ? Par une des nombreuses confidences (sur lesquelles il y aurait beaucoup à dire) que me fit ma chère tante L. de B. (qui avait d’excellentes raisons d’en savoir long), morte centenaire en 1986, j’appris que ce projet d’hymen fut plutôt mal reçu par la quasi “catherinette” en cause qui se rebiffa : “Je n’ai besoin de personne pour me protéger”, aurait-elle clamé.

[1] Excellente miniaturiste. Cf. *Quoi? L’Eternité*, Paris, Gallimard, 1988, p. 276.